

Nécrologies

Lionel Galand (1920-2017)

Amina Mettouchi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2112>

DOI : [10.4000/ashp.2112](https://doi.org/10.4000/ashp.2112)

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : XX-XXV

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Amina Mettouchi, « Lionel Galand (1920-2017) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 06 juillet 2018, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2112>

LIONEL GALAND (1920-2017)

PERMETTEZ-MOI de commencer cet hommage posthume en vous lisant l'avant-propos sur lequel s'ouvre le dernier ouvrage de Lionel Galand, paru en 2010 :

On ne pratique pas la recherche et l'enseignement pendant plus de soixante ans sans avoir à traiter d'un grand nombre de problèmes. Cela m'a conduit à écrire une longue série d'articles, dispersés dans quantité de publications souvent difficiles d'accès ou introuvables. J'ai donc constaté, voici longtemps, que j'avais fait fausse route en ne prenant pas le temps de composer un livre. Aussi ai-je accueilli avec joie la proposition de Vermondo Brugnatelli lorsqu'il m'a suggéré de rédiger un ouvrage pour la collection Studi Camito-Semitici, publiée par le Centre du même nom, qui venait d'être créé à Milan. Je lui en suis d'autant plus reconnaissant, ainsi qu'à Francesco Aspesi, co-directeur de la collection, que j'ai mis leur patience à rude épreuve en laissant une série d'obligations diverses ralentir gravement la rédaction du livre. Je les remercie vivement de leur amicale confiance.

C'est un devoir agréable que d'exprimer ma profonde gratitude à tous ceux qui de quelque façon m'ont enseigné le berbère. Il m'est facile de citer d'abord André Basset, professeur puis ami toujours prêt à donner de son temps, André Picard qui me faisait patiemment lire du kabyle. Mais par crainte de commettre trop d'injustes oublis, je ne tenterai pas de nommer tous ceux avec qui, pour reprendre une heureuse formule d'André Piganiol, « j'ai si longtemps parlé de ce livre » : informateurs linguistiques, collègues, étudiants souvent devenus professeurs, auditeurs de l'École pratique des hautes études où la recherche trouvait un cadre si favorable. Ils se reconnaîtront s'ils me lisent et plus d'un verra son nom dans le texte et dans la bibliographie. Je dois pourtant une mention particulière à Lahcen Elhaouzali des Isaffen, qui dès mes débuts, autant et mieux que les livres, m'a fait connaître la réalité de sa langue maternelle, et dont la famille a noué avec la mienne, au fil de tant d'années, les plus solides liens de confiance et de mutuelle affection.

Vermondo Brugnatelli, non content d'assurer la mise en pages, s'est chargé de transposer les notations berbères à l'aide d'une police de caractères plus moderne ; lecteur attentif il m'a suggéré des corrections ou des compléments très opportuns ; ce livre lui doit beaucoup.

Ma femme, Paulette Galand-Pernet, a tenu à confectionner l'index indispensable à un ouvrage de ce genre et je lui en sais le plus grand gré. Mais sa contribution va bien au-delà et aucun « merci », en français ou en berbère, ne pourrait rendre ce que je dois à celle qui, tout au long de notre vie, a sans cesse encouragé et guidé mes projets, souvent au détriment des siens.

Comment en effet mieux introduire la personnalité de Lionel Galand qu'en lisant ce texte, où l'on voit se manifester ses principales qualités : générosité, attention aux autres, fidélité aux personnes et aux engagements, curiosité et intelligence. C'est ainsi que tous ceux qui l'ont connu se le remémorent, inséparable de son épouse et compagne scientifique Paulette Galand-Pernet, disparue quelques années avant lui.

Henri Charles Claude Lionel Galand naît le 11 mai 1920 à Aluze, en Saône-et-Loire, d'un père secrétaire de mairie, Alix Galand, et d'une mère institutrice, Valentine Saudin. Une famille laïque, aux valeurs de laquelle il restera fidèle jusqu'à la fin. Son père, ancien militaire de carrière, très engagé politiquement à gauche, avait été mutilé à Verdun en 1916 et sa santé était très altérée ; il mourut en 1929. Sa mère, suffragette, personnalité haute en couleur et totalement dévouée à son fils, lui donna le goût de l'étude et de l'engagement, et le sens de la famille.

À l'âge de 11 ans Lionel entre comme pensionnaire au collège de Charolles, auquel il était resté très attaché, puis poursuit ses études secondaires au lycée du Parc à Lyon. En 1938 il entre en hypokhâgne au lycée du Parc puis, en raison de l'occupation, il est transféré à Royan en khâgne, puis au lycée Henri-IV à Paris. Il intègre l'ENS de la rue d'Ulm en 1941, où il préparera l'agrégation de grammaire, obtenue en 1944 mais suspendue jusqu'en 1945. Son diplôme d'études supérieures, soutenu en 1943, porte sur les tribus nord-africaines sous l'Empire romain.

Pendant ces années à l'École normale supérieure, il assiste aux conférences d'épigraphie latine de Jacques Zeiller, et aux conférences d'épigraphie grecque de Pierre Roussel. Il étudie également la céramique grecque avec Pierre Devambaz à l'École du Louvre, et la linguistique berbère avec André Basset à l'École nationale des langues orientales vivantes.

Par le biais d'amis communs, il rencontre en 1940, en Bourgogne, celle qui deviendra son épouse, et dont le compagnonnage intellectuel le stimulera toute sa vie. Il est difficile, pour ceux qui ont personnellement connu Lionel Galand, de penser à lui sans évoquer le souvenir lumineux de Paulette, normalienne, agrégée, et brillante médiéviste, qui abandonnera la poésie du XIII^e siècle, pour suivre son mari à Rome puis à Rabat, et mettre au service de la poésie orale chleuh du Sud marocain, ses outils, sa méthode, et sa finesse d'analyse.

Ils se marient en 1944, à Montchanin, puis regagnent un Paris occupé où le rationnement et le froid glacial des thurnes de l'ENS est leur lot quotidien, et où les jeunes hommes doivent éviter de se faire trop remarquer, sous peine de se voir réquisitionnés dans le cadre du S.T.O. Lionel Galand circulait à cette époque avec de faux papiers attestant qu'il était fraiseur de nuit dans une usine du Creusot. Ces années de privation et d'études s'achèvent avec la fin de la guerre, et Lionel est nommé membre de l'École française de Rome en 1945. Son départ sera cependant ajourné en prévision d'un appel sous les drapeaux qui n'aura finalement pas lieu. Il part donc pour Dijon, avec Paulette, et enseigne le français au lycée Carnot tandis que Paulette est également professeur de lettres classiques au lycée de jeunes filles.

En 1946 c'est le départ pour Rome. Mais tandis que Lionel fait ses bagages, Paulette doit rester et enseigner au lycée annexe du Centre pédagogique international de Sèvres. En effet, on a appris aux jeunes mariés que l'École française de Rome n'acceptait pas de loger les épouses avec leur mari, et les deux jeunes gens obtempèrent, la mort dans l'âme. À l'arrivée à Rome, c'est la surprise : d'autres couples sont là ensemble, et Lionel, le cœur en berne, se promène dans Rome et écrit son journal. Chaque jour, il y consigne ce qu'il aimerait raconter à Paulette, les odeurs et les couleurs du marché aux fleurs, les magnifiques œuvres d'art qu'il découvre, les gens, le soleil. Les deux époux s'écrivent très souvent et enfin, à la fin de l'année scolaire, Paulette rejoint Lionel.

Le séjour à Rome, et la cruelle absence de Paulette, étaient dans les pensées de Lionel pendant les quelques mois qui ont précédé sa mort. Il parcourait son journal romain pour en extraire ce qui pouvait constituer un matériau historique pour l'histoire de l'École de Rome, mais c'est de Paulette qu'il aimait parler surtout. Il m'avait envoyé le début de ce journal, dans un mail intitulé humoristiquement « Chateaubriand ressuscité » : « Chère Amina, je t'envoie les trois premières pages de mon journal, pour t'amuser quelques minutes, affectueusement, Lionel ». Je ne résiste pas au désir de faire entendre encore sa voix, à travers ce texte où sa personnalité et son espièglerie transparaissent si clairement :

Le dimanche matin Déroche et moi allons faire un tour auprès du théâtre de Pompée, qui nous trompe parce qu'on n'en voit rien, ou presque rien. Mais il y a les rues de Rome, si différentes des nôtres, presque toutes dépourvues de trottoirs : la foule se mêle sur les pavés, les voitures se glissent où elles peuvent, les cyclistes exécutent des prouesses. Guère plus d'écoulement pour les eaux qu'au Moyen Âge, sans doute. Heureusement le climat est sec. Ces rues sont dominées par des maisons ocre, dont la couleur sale supporte mal un soleil de novembre qui, à Paris, semblerait radieux. L'après-midi nous parcourons les forums, nous sommes déçus par le Forum romain : c'est que nous avons cru le voir au Forum d'Auguste – beau début pour l'École française ! En réalité, le Forum romain présente un ensemble respectable ; mais je ne suis ni ému ni impressionné, tandis que ces oranges en vente libre me font tressaillir parce que je sais que Paulette en raffole.

Au cours de cette période, Lionel se voit confier deux campagnes de fouilles romaines en Algérie, dans les Aurès près de Sétif, et effectue des enquêtes linguistiques en Kabylie. Le berbère devient son champ d'étude ; il s'intéresse aux formes épigraphiques de toponymes africains anciens, sujet de son mémoire de l'École française de Rome.

En 1948 il part avec Paulette pour le Maroc, où il succède au professeur Serres à l'Institut des hautes études marocaines de Rabat, jusqu'en 1955.

Ces années au Maroc sont riches d'expériences culturelles et linguistiques. Lionel rassemble une documentation exceptionnelle sur les parlers chleuhs du Sud marocain, tandis que Paulette enregistre et transcrit la poésie orale. Un adolescent, Lahcen Elhaouzali, abandonné de ses parents, vient habiter chez eux. Il en viendra à faire partie de la famille, élevé par les deux mères de Lionel et Paulette, qui avaient rejoint leurs enfants à Rabat. Lahcen et sa famille resteront en contact avec les Galand jusqu'à sa propre mort, survenue avant celle de ses protecteurs. À l'Institut des hautes études marocaines, où exerce aussi Arsène Roux, Lionel enseigne pendant huit ans ; la dernière année Paulette y est nommée également. Tous trois étaient assistés par deux instituteurs, l'un pour le chleuh l'autre pour la tamazight du Maroc central. Les études berbères étaient organisées en trois niveaux : certificat, brevet et diplôme.

En novembre 1955, la déclaration de la Celle-Saint-Cloud admet l'indépendance totale du Maroc, et bientôt, le 2 mars 1956, le protectorat sera abrogé. Lionel et Paulette rentrent en France. En 1956 naît leur fille unique, Perrine, elle aussi normannoise, dont la carrière sera une synthèse brillante entre les premières amours de ses parents, le latin et la littérature médiévale.

Lionel et Paulette s'installent à Bourg-la-Reine, dans le chaleureux appartement en rez-de-chaussée, ouvrant sur un agréable jardin, qui verra passer des générations

d'élèves et d'amis. Car les Galand sont des maîtres généreux, et c'est souvent autour d'un thé et de petits gâteaux que l'on discute de linguistique ou de littérature berbères, tout en donnant des nouvelles de ses enfants, de ses parents. La vie intellectuelle est inséparable de la vie tout court, rue André-Theuriet. Lionel, comme Paulette, ne compte pas son temps, et il répond à toutes les demandes d'information qu'il reçoit, par des lettres d'abord manuscrites, puis tapées à l'ordinateur, dans lesquelles il explique, cite, donne des pistes de réflexion, émet des hypothèses... Toujours il associe ses élèves à sa réflexion, les nourrit de son érudition et de son intelligence. Nous sommes certainement nombreux à avoir bénéficié de cette correspondance, signée à la main de cette écriture petite, nette et précise.

Dès son retour en France, Lionel Galand succède à André Basset aux Langues O', où il enseignera le berbère jusqu'en 1977. En 1971, il est élu directeur d'études cumulant à l'EPHE, sur une chaire intitulée « Libyque et berbère », où il étudiera, en parallèle avec les parlers contemporains, les inscriptions dites « libyques », rédigées dans un stade ancien du berbère. Son sens critique, sa rigueur et son érudition lui permettront de faire progresser de manière décisive le déchiffrement des alphabets libyques et l'étude de leurs relations. Les numéros de la *Lettre du RILB* (Répertoire des inscriptions libyco-berbères), dont Lionel Galand a assuré la direction de publication entre 2008 et 2014, sont disponibles sur le site de notre école.

En 1977 Lionel Galand décumule, et continuera d'enseigner jusqu'en 2006, bien au-delà de sa retraite officielle en 1989.

Pendant toutes ces années, il dirige des thèses, encadre des travaux, publie des articles, dont certains constituent des tournants conceptuels dans l'analyse du berbère ; par exemple en 1964, où il propose d'analyser comme indicateur de thème ou complément explicatif ce qui était précédemment appelé sujet, ouvrant ainsi des perspectives novatrices sur la structure syntaxique des parlers berbères. Son étude des relatives, menée au fil de plusieurs articles, reste à ce jour la plus complète et la plus convaincante des analyses parues dans notre domaine.

Au cours de sa carrière, Lionel Galand a publié environ deux cents notes et articles, dont les derniers, écrits il y a seulement quelques mois, ne sont pas encore parus. C'est dire combien sa vivacité intellectuelle était restée intacte, et sa curiosité également. Ses principales monographies ont été assez tardives, tant il passait de temps à répondre aux sollicitations diverses de ses élèves et des nombreux collègues, notamment algériens et marocains, qui entretenaient une correspondance avec lui. En 2010 paraissent ses deux derniers ouvrages : *Deux mille phrases dans un parler berbère du Maroc*, fondé sur ses enquêtes de terrain non publiées des années 1950, et surtout son testament intellectuel, *Regards sur le berbère*, dans lequel il balaie l'ensemble du champ des études berbères, en mêlant, de manière particulièrement heureuse et stimulante, synthèses concernant les débats scientifiques de la discipline, analyse critique des arguments, et apport d'hypothèses nouvelles.

Dédicataire, avec Paulette, de trois volumes d'hommages, offerts en 1993 et 2011 en France, et en 2006 au Maroc, par l'Institut royal de la culture amazighe à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance du pays, Lionel Galand est internationalement reconnu comme le plus grand linguiste berbérisant de la seconde moitié du xx^e siècle.

En parallèle avec son travail de recherche, Lionel Galand a assumé diverses responsabilités, dont pendant dix-huit ans, de 1973 à 1991, le secrétariat scientifique de la Commission d’Afrique du Nord du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS). Cette instance renommée n’aura connu que quatre secrétaires entre 1886 et 1991, et Lionel Galand sera affecté par sa dissolution en 1999, et les raisons que le gouvernement de l’époque avait évoquées : le fait qu’elle constituait un vestige du colonialisme. Rien ne pouvait être plus éloigné de l’attitude et des valeurs de Lionel Galand, et de nombre de ses collègues, dont son ami Jehan Desanges.

Lionel Galand a également été, de 1999 à sa mort, correspondant de l’Institut à l’Académie des inscriptions et belles-lettres, où un hommage lui a été rendu le 24 novembre, président du Groupe linguistique d’études chamito-sémitiques (GLECS), où un hommage lui fut rendu le 30 novembre, membre de la Société de linguistique de Paris, de la Linguistic Society of America, de l’Institutum Canarium (Société pour l’étude interdisciplinaire des îles Canaries et des cultures méditerranéennes), de l’association Aouras (Société d’études et de recherches sur l’Aurès antique). Il a également été membre étranger de l’Académie royale néerlandaise des sciences (KNAW, Amsterdam), et membre fondateur de la classe des études africaines, à l’Accademia Ambrosiana, à Milan.

Lionel Galand ne recherchait pas les honneurs, mais son engagement intellectuel dans la société et pour la transmission du savoir ont été reconnus à travers les hautes distinctions qui lui ont été décernées, celle de chevalier dans l’Ordre national du Mérite, et de commandeur dans l’Ordre des Palmes académiques.

Son œuvre écrite reste, mais bien au-delà de ses contributions publiées, nous tous qui avons été ses disciples retiendrons de ce maître bienveillant son inlassable apport, interactif et vivant, à la discipline, à travers son enseignement par la recherche, sa direction intellectuelle soucieuse de l’épanouissement de chacun, sa générosité, et son attention dont la qualité était la même, que son interlocuteur soit un jeune doctorant, ou un professeur de renommée internationale.

Emporté par une leucémie, Lionel Galand s’est éteint à l’âge de 97 ans, le 28 octobre 2017 à Roosendaal aux Pays-Bas, où il vivait tout près de sa fille Perrine, après avoir vendu au printemps son appartement de Bourg-la-Reine, et fait donation à notre École de sa bibliothèque personnelle et de celle de Paulette Galand-Pernet. En un peu plus d’un an, il avait conquis ses voisins et les commerçants de son quartier, il avait été nommé membre d’honneur d’une fanfare locale. Son principal souci était devenu de ne pas trop peser sur sa fille, et sur les autres en général. Combien de fois a-t-il fallu lui dire que sa présence était légère comme un rayon de soleil, et aussi lumineuse.

Je garderai de nos dernières rencontres, outre mon bref passage à Roosendaal en octobre, le souvenir de nos nombreux dîners au Rostand, place du Luxembourg, où nous allions le lundi soir passer un moment après ma conférence, à laquelle il assistait très régulièrement, à mon insistance et après s’être assuré avec délicatesse que je ne me sentirais pas bridée par sa présence. À ces occasions, il se montrait toujours optimiste et chaleureux, gourmand malgré les soucis de l’âge, et curieux de tout. Nous y parlions de linguistique comme de romans policiers (qui le distraient beaucoup et lui donnaient l’occasion de lire en anglais), de sa vie, de celle de sa famille, de la

mienne, de ses souvenirs du Maroc, de mille choses enfin. Dans ce cadre orientaliste qui était devenu notre lieu de rendez-vous, commode pour lui qui n'était nostalgique de rien, et précieux pour moi tant il faisait le lien avec cette époque révolue qu'il avait en partie connue, nous nous installions près de la cheminée, et le repas terminé, il s'en allait à pied prendre le RER jusqu'à Bourg-la-Reine, en me faisant la grâce d'accepter de m'envoyer un SMS en arrivant, pour me dire qu'il était bien rentré. En le regardant s'éloigner, fragile mais plein de vie, je me souvenais de ce jour, il y a peut-être trois ou quatre ans, où il m'avait avoué, une étincelle dans les yeux, qu'il se préparait à partir seul en voiture pour la Bretagne, rendre visite à des amis chers. « Ne le dis pas à Perrine » m'avait-il demandé en me faisant un clin d'œil, « elle risquerait de s'inquiéter ». Tel était cet homme qui avait traversé le xx^e siècle et bien entamé le XXI^e, avait vécu une guerre mondiale et les décolonisations, sans jamais s'immobiliser dans les regrets ou la nostalgie, mais sans se départir de son esprit critique, cet homme en mouvement qui disait oui à la vie, même après avoir perdu sa chère épouse, et qui jusqu'au dernier moment n'a cessé de penser, d'aimer, et de rayonner.

Amina METTOUCHI